

MARGUERITE DURAS

La vie
tranquille

roman

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE MARGUERITE DURAS

- LES IMPUDENTS (1943, *roman*, Plon – 1992 Gallimard).
- LA VIE TRANQUILLE (1944, *roman*, Gallimard).
- UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE (1950, *roman*, Gallimard).
- LE MARIN DE GIBRALTAR (1952, *roman*, Gallimard).
- LES PETITS CHEVAUX DE TARQUINIA (1953, *roman*, Gallimard).
- DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES, *suivi de* LE BOA – MADAME DODIN – LES CHANTIERS (1954, *récits*, Gallimard).
- LE SQUARE (1955, *roman*, Gallimard).
- MODERATO CANTABILE (1958, *roman*, Éditions de Minuit).
- LES VIADUCS DE LA SEINE-ET-OISE (1959, *théâtre*, Gallimard).
- DIX HEURES ET DEMIE DU SOIR EN ÉTÉ (1960, *roman*, Gallimard).
- HIROSHIMA MON AMOUR (1960, *scénario et dialogues*, Gallimard).
- UNE AUSSI LONGUE ABSENCE (1961, *scénario et dialogues*, en collaboration avec Gérard Jarlot, Gallimard).
- L'APRÈS-MIDI DE MONSIEUR ANDESMAS (1962, *récit*, Gallimard).
- LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN (1964, *roman*, Gallimard).

Suite de la bibliographie en fin de volume

LA VIE TRANQUILLE

MARGUERITE DURAS

LA VIE
TRANQUILLE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1944, renouvelé en 1972.*

A MA MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

Jérôme est reparti cassé en deux vers les Bugues. J'ai rejoint Nicolas qui, tout de suite après la bataille, s'était affalé sur le talus du chemin de fer. Je me suis assise à côté de lui, mais je crois qu'il ne s'en est même pas aperçu. Il a suivi Jérôme des yeux jusqu'au point où le chemin est caché par les bois. A ce moment-là Nicolas s'est levé précipitamment et nous avons couru pour rattraper notre oncle. Dès que nous l'avons revu, nous avons ralenti notre allure. Nous marchions à une vingtaine de mètres derrière lui à la même lenteur que lui.

Nicolas était tout en sueur. Ses cheveux étaient collés et tombaient en mèches sur son visage; sa poitrine marquée de taches rouges et violettes haletait. De ses aisselles coulait la sueur, en gouttes, le long de ses bras. Il ne cessait d'examiner Jérôme avec une attention extraordinaire. Au delà du dos fermé de mon oncle, Nicolas a sûrement entrevu à ce moment-là tout ce qui suivrait.

Le chemin monte fort jusqu'aux Bugues. Jé-

LA VIE TRANQUILLE

rôle, de temps en temps, s'adossait au talus, replié sur lui-même, les deux mains pressées sur son flanc.

A un moment donné, il nous a vus derrière lui mais il n'a pas eu l'air de nous reconnaître. Apparemment, il souffrait beaucoup.

Nicolas, près de moi, le regardait toujours. Il devait s'être déclenché en lui toute une série d'images qui se déroulaient, se déroulaient, toujours les mêmes, et il ne parvenait pas à se dégager de sa surprise devant elles. Parfois, il croyait sans doute pouvoir encore défaire ce qu'il avait fait et ses mains rouges et suantes se serraient.

De vingt en vingt mètres, Jérôme s'adossait au talus. Maintenant peu lui importait que Nicolas l'ait frappé. Nicolas ou n'importe qui. Son visage n'exprimait plus ni la hargne ni la contrariété de tout à l'heure lorsque Nicolas était allé le sortir de son lit. Il s'était avalé, aurait-on dit, et se regardait lui-même, de l'intérieur, ébloui par sa souffrance. Elle devait être terrible. Il avait l'air de la trouver impossible, de ne pouvoir arriver à y croire.

De temps en temps, il tentait de se relever et des « han » de stupeur s'échappaient de sa poitrine. En même temps que ces gémissements, une chose écumeuse lui sortait de la bouche. Il claquait des dents. Il nous avait tout à fait oubliés. Il ne comptait plus sur nous pour l'aider.

LA VIE TRANQUILLE

C'est Tiène qui m'a donné ces détails lorsque, par la suite, Nicolas lui a raconté cette histoire. Moi, je regardais mon frère.

Pour la première fois, je trouvais de la grandeur à mon frère Nicolas. Sa chaleur sortait en vapeur de son corps et je sentais l'odeur de sa sueur. Elle était la nouvelle odeur de Nicolas. Il ne regardait que Jérôme. Il ne me voyait pas. J'avais envie de le prendre dans mes bras, de connaître de plus près l'odeur de sa force. Moi seule pouvais l'aimer à ce moment-là, l'enlacer, embrasser sa bouche, lui dire : « Nicolas, mon petit frère, mon petit frère. »

Il y avait vingt ans qu'il voulait se battre avec Jérôme. Il venait enfin de le faire alors que la veille encore il était honteux de ne pouvoir s'y décider.

Une nouvelle fois, Jérôme s'est relevé. Il criait maintenant en toute liberté et sans arrêt. Sûrement cela le soulageait. Il avançait par zigzags, comme un ivrogne. Et nous, nous le suivions. Lentement, patiemment, nous le conduisions vers la chambre dont il ne sortirait plus jamais. De crainte que ce Jérôme nouveau ne s'égaré, nous avons surveillé ses derniers pas.

Lorsque nous sommes arrivés sur le plateau, un peu avant la cour, nous avons cru qu'il ne pourrait pas atteindre le portail, qu'il n'aurait plus assez de volonté pour franchir les quelques mètres qui

LA VIE TRANQUILLE

le séparaient de son lit. Il nous avait légèrement distancés. Le vent soufflait là-haut et le coupait de nous. Nous n'entendions plus aussi distinctement ses plaintes. Il s'est arrêté et s'est mis à secouer sa tête avec violence. Puis, il l'a levée vers le ciel en poussant de vrais hurlements, tout en essayant de se redresser. J'ai regardé machinalement ce ciel qu'il voyait sans doute pour la dernière fois. Il était bleu. Le soleil s'était levé. C'était maintenant le matin.

Enfin, Jérôme est reparti. De ce moment, j'ai été bien certaine qu'il ne s'arrêterait que dans son lit. Il a franchi le portail et nous l'avons accompagné dans la cour des Bugues. Tiène et père y attelaient la charrette pour aller chercher du bois. Jérôme ne les a pas vus. Ils se sont arrêtés de travailler et l'ont suivi des yeux, jusqu'au moment où il est entré dans la maison.

Papa a considéré avec attention Nicolas arrêté au milieu de la cour, puis il s'est remis au travail. Tiène est venu me demander ce qui s'était passé. Je lui ai dit que Nicolas et Jérôme s'étaient battus à cause de Clémence.

« Il a l'air abîmé », a dit Tiène. Je lui ai dit que cela me semblait grave en effet et que Jérôme ne s'en tirerait peut-être pas.

Tiène est allé chercher Nicolas. Il lui a demandé de l'aider à atteler Mâ qui, certains matins d'été,

LA VIE TRANQUILLE

se montre rétive. Puis, les hommes sont partis aux champs.



Une fois au lit, Jérôme a repris des forces pour crier. Maman a délaissé son travail pour rester auprès de lui. Il y avait longtemps que je n'avais pas pensé à Jérôme comme au frère de maman. J'ai dit à maman que Nicolas s'était battu avec Jérôme, à cause de Clémence, et aussi à cause de tout ce qui couve entre nous depuis toujours. Je n'ai rien aggravé, Jérôme a dépensé toute notre fortune. Il est cause que Nicolas n'a jamais pu faire d'études, ni moi non plus. Nous n'avons jamais eu assez d'argent pour quitter les Bugues. C'est aussi pourquoi je ne suis pas encore mariée. Nicolas s'est marié avec Clémence. Elle est ma sœur de lait, mais tout de même, elle est notre servante, et elle est laide et bête. Il y aura deux ans aux vendanges, il l'a mise enceinte et il a bien été obligé de l'épouser. Si Nicolas avait pu connaître d'autres filles, il n'aurait pas fait cette sottise. Il y est arrivé après des années de solitude. On ne peut pas dire qu'il était fautif. Il aurait d'ailleurs très bien pu ne pas épouser Clémence. Maman devait bien s'en souvenir : c'était Jérôme qui l'avait poussé. Nous, nous n'étions pas de cet avis. Clémence était partie chez

LA VIE TRANQUILLE

sa sœur à Périgueux. C'est Jérôme qui était allé la rechercher. On les avait mariés la semaine d'après aux Ziès. Nous avions trouvé plus simple d'en finir ainsi. Trouvait-elle que nous avions bien agi ?

J'ai tout rappelé à maman. Elle oublie facilement. Je lui ai dit que c'était moi qui avais dit à Nicolas que Jérôme montait dans la chambre de Clémence, chaque soir, depuis trois mois. Il est vrai que Nicolas la délaissait et qu'elle couchait seule. Mais Clémence connaissait Nicolas depuis toujours et elle aurait dû savoir ce qui l'attendait ; Clémence n'aurait pas dû se faire épouser. N'avais-je pas raison ?

Maman a pris mes mains dans les siennes, elle tremblait : « Et Noël ? » J'ai ri et j'ai dit : « Il est de Nicolas. » Elle m'a demandé comment je pouvais en être sûre. Je l'ai entraînée dans la cour et nous avons regardé Noël qui jouait dans son parc.

Noël a des cheveux raides et roux, des yeux violets sur lesquels battent des paupières transparentes toutes cillées, au bord, de soies rousses. Ses chaussons étaient enlevés et il n'était vêtu que d'une petite culotte qui tombait. Il a commencé par considérer maman. Et comme elle ne disait rien, au bout d'un instant, il s'est remis à jouer un jeu secret qui l'absorbait. Il frappait son parc de toutes ses forces et retombait chaque fois sur son derrière, sans rire ni se mettre en colère. En plein

LA VIE TRANQUILLE

soleil, son petit thorax était d'un rose brun et on aurait cru voir battre son sang par transparence.

Maman paraissait émue. Au bout d'un moment, elle m'a dit : « Tu as raison. » Elle est allée chercher le chapeau de Noël, elle le lui a enfoncé sur la tête, puis elle est revenue auprès de Jérôme.

Je n'ai rien dit de plus à maman. Mais Jérôme devait disparaître des Bugues. Pour que Nicolas commence à vivre. Il fallait bien que cela cesse un jour. C'était arrivé.



Vers le soir, Jérôme s'est mis à hurler et j'ai dû surveiller le chemin, de la Grande Terrasse, pour voir si personne ne montait chez nous. C'est beau de là, les Bugues. Nos prés sont beaux. Nos bois aussi qui forment tout autour des volumes énormes d'ombres. On voit très bien jusqu'à l'horizon, de la terrasse. De loin en loin, dans la vallée de la Rissole, il y a des petites fermes entourées de champs, de bois et de coteaux blancs. Je ne sais ce que nous aurions pu faire si un visiteur était monté. Cependant, j'ai bien surveillé le chemin, je me disais qu'il me viendrait sûrement une idée au dernier moment si quelqu'un était apparu. Au fond, je me sentais tranquille. Le soleil a baissé et les ombres se sont étirées longuement sur les flancs

LA VIE TRANQUILLE

des collines. A côté de la terrasse, il y a deux magnolias. A un moment donné, une fleur est tombée sur le rebord du parapet sur lequel je m'accoudais. Elle sentait la fleur tombée, une odeur, presque une saveur, très douce et déjà un peu pourrie. C'était bien août. Clément, de l'autre côté du chemin, à l'ombre de la colline des Ziès, allait bientôt parquer ses brebis pour la nuit. Je suis rentrée. Depuis trois heures, je faisais le guet. J'étais sûre que personne ne s'aventurerait plus sur nos chemins aussi tard.

A la porte de la chambre de Jérôme, j'ai écouté, l'oreille contre le bois. Clémence est venue me rejoindre. Jérôme criait toujours, il réclamait le médecin des Ziès. Maman lui répondait toujours la même chose d'une voix distraite, rêveuse, comme à un enfant qui questionne, que la jument était aux champs et qu'on ne pouvait raisonnablement songer à arrêter le travail pour aller aux Ziès. Aussitôt que maman avait répondu, Jérôme recommençait à la harceler, à lui refaire exactement la même demande. Ses sursauts d'impatience faisaient grincer le lit. Parfois, il insultait maman mais elle restait toujours aussi catégorique que devant un caprice de Noël et toujours avec la même douceur dans le refus. J'ai eu une envie de l'insulter moi aussi, de la voir gifler à cause de ce refus. Pourtant, elle faisait exactement ce qu'il

MARGUERITE DURAS

La vie tranquille

Francine Veyrenattes nous raconte — ou se remémore — comment son frère Nicolas se bat à mort avec son oncle Jérôme ; quelle garde discrète et sûre la famille monte autour de l'agonisant ; comment la liberté que Nicolas s'est ainsi conquise le conduit à l'amour, puis à la mort. Dans le même temps, Francine est aussi conduite à l'amour, et les parents à la folie.

L'impassibilité de la narratrice rend un son vite étrange. Que l'indifférence soit à ce point nécessaire, qu'elle suive si évidemment le fond des choses la rend furieuse, inconsolable.

Indifférente, elle est en fait le seul moteur du drame. Elle seule l'a voulu, suscité. Elle l'ignore elle-même. Elle en prend une conscience de plus en plus nette à mesure qu'elle raconte. Cette découverte devient même le sujet véritable du livre — qui est l'épuration progressive d'une âme — et son principal attrait.

On se promet : « On l'aura la vie tranquille. » Du sein d'une grande fatigue, on veut bien enfin se laisser aimer, et aimer. Et faire des enfants. Cette vie est sincère. Ces enfants seront posthumes. On veut bien du bonheur. C'est qu'on est simple enfin. C'est qu'on est morte enfin. C'est qu'on peut enfin vivre « pareille à tous, la plus à plaindre, pareille à tous ».



44-XII A 22092 ISBN 2-07-022092-3